

L'Abbé PIERFITTE

---

# TROIS JOURS A ROME

---



NOTES

D'UN PÈLERIN LORRAIN

---

ÉPINAL

IMPRIMERIE V. COLLOT, 13, RUE DU BOUDIQU

1890



8<sup>e</sup> K  
1993

## A NOS VIEUX AMIS

*Vous attendiez un écho des fêtes de Rome et vous n'admettiez pas que nous enfouissions les trésors de ces précieux souvenirs, comme l'avare son or, pour en jouir seul. Nous nous sommes exécuté, et la Semaine Religieuse, comme toujours, a servi de mère à ces pages trop vite écloses.*

*Voilà qu'aujourd'hui vous les invitez à sortir de ce demi-jour qui les protège si bien, à s'échapper de ce cercle intime où l'on cause en famille, pour prendre leur envolée ; mais les pauvrettes n'ont pas d'ailes !...*

*Il a fallu les couvrir de nouveau, sinon pour leur faire pousser des ailes, qu'elles n'auront jamais, hélas ! — n'étant pas de haute lignée, — du moins pour les « remplumer », comme on dit chez nous. Cette seconde incubation les a fait grossir, « considérablement augmenter. » Est-ce un mérite, aux*

*yeux du public ? une recommandation près des  
lecteurs intelligents, qui demandent pauca sed  
bona ? J'en doute bien un peu, mais :*

Comme il est écrit sans faconde,  
Comme il est pensé sans apprêt,  
Je n'attends pas que ce livret  
M'attire une estime profonde.

Le moindre brin de vermisseau,  
Fera bien mieux l'affaire,  
Du fils et de la mère....  
Donnez une simple prière,  
A celle qui dort au tombeau ;  
A nous place — la dernière ! —  
Dans votre *Memento*...

*Portieux le 7 avril 1890.*

I.

## UN PÈLERIN IMPROVISÉ

C'est dans une audience à Son Em. le cardinal Langénieux et M. Harmel que Léon XIII avait dit : « Je désire voir les travailleurs français ; qu'ils viennent, je les bénirai et ils me consoleront. »

— Ils viendront, Saint-Père !

On était alors au mois d'octobre 1877. Un comité se forma immédiatement, dont le digne cardinal fut l'âme et M. Harmel la tête. Le comité s'adjoignit un correspondant dans chaque diocèse : la presse catholique et les *Semaines religieuses* battirent le rappel, une armée de pèlerins se leva.

Dès la fin de 1888, M. Harmel put annoncer un pèlerinage de 10.000 ouvriers. Il fut fixé au 22 septembre 1889.

Mais comment transporter une telle foule ? Il faut compter avec l'encombrement des chemins de fer français pendant l'Exposition et les retards invraisemblables des italiens. Pour y couper court, on résolut de diviser les pèlerins par groupes qui se succéderaient à Rome pendant six semaines.

Ce point réglé, on se met à l'œuvre.

Le comité s'adresse à une agence parisienne (l'agence Lübin), qui se charge de l'entreprise, traite avec les compagnies françaises et italiennes pour une réduction de prix exceptionnelle (1), avec les *buffets* de Modane, Turin, Gênes et Orbetello pour les repas du voyage.

Restait le séjour à Rome. Un comité de catholiques romains se forma pour y pourvoir. Il s'aboucha avec plusieurs maisons religieuses et put donner la table et le couvert à 3 francs 50 par jour.

Grâce à ces diverses combinaisons, il fut possible d'offrir les billets d'aller et retour, c'est-à-dire quatre jours de voyage et cinq de séjour, se charger des frais de nourriture et de logement au prix fabuleux de 116 francs en 3<sup>e</sup> classe, et 146 francs en 2<sup>e</sup> classe (2).

Inutile de dire, n'est-ce pas, que l'agence parisienne y trouvait son profit, et d'ajouter que les chemins de fer et les buffets n'y perdaient pas. Aussi, nos actions de grâce vont directement aux organisateurs du pèlerinage, aux deux comités de

---

(1) Les pèlerins ne pouvaient mettre de malles aux bagages et gardaient près d'eux les valises et sacs de nuit. Mais en revanche on leur accordait le droit de ne pas être entassés plus de huit par compartiment ; souvent même ils ne furent que six ou sept.

(2) De Bourg à Rome ! Car c'est Bourg, où convergent les lignes de l'Est, du Centre et du Midi, qui avait été choisi comme le lieu de ralliement. Naturellement il fallait ajouter à cette somme le voyage à Bourg.

Reims et de Rome, et aux bonnes sœurs qui nous ont offert une si cordiale hospitalité.(1).

Le 18 octobre, arrivait le premier groupe, et bientôt les journaux catholiques se faisaient l'écho de l'enthousiasme de nos ouvriers.

— Et les vôtres, me disait quelqu'un, ils ne songent point à partager la joie et les grâces du pèlerinage ? Il en faudrait au moins un pour représenter l'usine.

— Voulez-vous lui payer son voyage ?

— Pourquoi pas !

On était aux premiers jours de novembre, il fallait donc se hâter. Je m'adresse à un ouvrier qui accepte volontiers. Mon vénérable interlocuteur m'offre 80 francs, une autre main charitable y ajoute 20 francs ; je prends à ma charge le restant de la somme et les frais du voyage de Bourg.

Un billet est demandé pour le départ du 7 novembre. Le 6 au soir, l'ouvrier me rapporte le billet : il ne veut plus partir et rien ne peut le décider....

Que faire ? Boucler ma valise ? Je rends les 80 francs si généreusement offerts et, le lendemain,

---

(1) A l'Hôpital du Vatican, au Collège Américain, à la Propagande, au Collège Canadien, aux Couvents de la Présentation, de Cluny, des Franciscaines, à St-Jean de Latran, chez les Passionnistes des saints Jean et Paul (au Cœlius), à la Trinité des Pèlerins.

je cours à la gare de Vincey... pour utiliser le billet, qui reste entièrement à ma charge.

L'on ne sait guère la veille ce qu'on doit faire le lendemain.

---

---

II.

SUR LE CHEMIN DE ROME

Le diocèse de Saint-Dié comptait vingt-trois pèlerins, dont cinq seulement faisaient partie de ce départ (1), les dix-huit autres devaient les rejoindre le 11 suivant.

Trop peu pour former un groupe, nous allons grossir celui de Nancy; nous sommes gracieusement accueillis par M. l'abbé Petit, le sympathique directeur du cercle catholique de Nancy.

En route, nous rallions les groupes de Besançon, Langres, Verdun, Saint-Claude, etc. Bref, nous arrivons plus de 600 à Bourg. Six cents voix qui feront bientôt retentir le refrain national :

Dieu de clémence,  
O Dieu vainqueur,  
Sauvez Rome et la France  
Au nom du Sacré-Cœur !

---

(1) Deux membres du Cercle catholique d'Epinal, un patron et deux prêtres.

En attendant que le train spécial s'organise, la gare de Bourg se transforme en un vaste caravan-sérail : chacun s'installe comme il peut, celui-ci sur les banquettes, celui-là par terre ; les sacs s'ouvrent, les langues se délient, les cœurs se rapprochent, les relations s'établissent vite entre pèlerins ! Bientôt les diverses salles d'attente et les quais offrent un coup d'œil pittoresque et un spectacle touchant, qui nous fait songer aux agapes de la primitive église ; car tout est vraiment commun, les biens comme la joie et l'enthousiasme, parmi ces étrangers qui ne se sont jamais vus et se sentent si frères....

Enfin, le train est prêt ; les groupes se reforment, des écriteaux sont appendus aux wagons, voici *Nancy-Saint-Dié* ; M. l'abbé Petit nous y installe et l'on finit par y caser aussi les sacs et valises : grâce à Dieu tout y est, même « l'armoire » de M. l'abbé X.... La vapeur siffle, on part, on est parti.

La physionomie générale est bien un peu bruyante : la joie déborde de ces âmes franches et expansives, et bientôt le paysage grandiose des montagnes vient lui apporter un nouvel aliment ; les exclamations prennent les formes les plus variées sur les lèvres du peuple.

Pendant la fatigue se fait sentir, on récite la prière en commun dans notre petit compartiment,



le *Salce Regina* la termine brillamment, et l'on se dispose à prendre un repos bien gagné.

Quand je me réveille, nous approchons de Modane, où nous arrivons au petit jour. C'est la dernière gare française et la douane italienne y étale ses uniformes crasseux. Le Dante a oublié ce supplice dans son *Enfer*, le passage à la douane, c'est une lacune.

L'opération terminée, nous remontons péniblement les bagages, et nous traversons le tunnel le chapelet à la main.

L'entrée en Italie est féérique; on dirait une levée de rideau sur un théâtre gigantesque. Le soleil levant, qui tombe en plein sur ces pics neigeux, les grandit encore et donne un puissant relief au massif des Alpes déjà si grandiose par lui-même. Nous ne les décrirons pas, il faudrait le pinceau de Salvator Rosa. Nous ne recueillerons pas davantage les exclamations naïves de nos braves pèlerins; c'était une hymne au Créateur. Ils ne sont point des touristes, eux, et Dieu ne perd pas son temps quand il sème les merveilles sur le manteau royal de l'univers : la prière et la reconnaissance jaillissent de leur âme avec l'admiration, comme d'une source intarissable.

Nous traversons un pays sauvage et accidenté, où l'homme semble perdu : ça et là quelques pauvres maisons semées sur le flanc des collines

comme des épaves à la surface de l'océan, « ...*nantes in gurgite vasto!* » Le train s'enfuit à toute vapeur, comme un vol de corbeaux dont le cri détonne au milieu de ce silence majestueux de la nature. Les tunnels succèdent aux tranchées, et les tranchées aux tunnels, avec une persistance agaçante. Peu à peu les portières se dégarnissent : les grappes humaines qui les animaient disparaissent, la curiosité est repue, l'appétit se réveille, les sandwiches de Modane ont un plein succès.

Mais le paysage nous rappelle bientôt aux portières : partout nous voyons les naturels du pays occupés à recueillir les feuilles des arbres dont les premières gelées ont jonché le sol ; on les met en silos, et l'on trouvera un excellent engrais au printemps.

Nous avons passé Salbertrand, Chiomonte, Bussoleno : toujours des points de vue nouveaux et toujours la même sauvage grandeur.

Voici Suze qui s'éveille gaiement aux premiers feux du soleil : elle trône comme une reine au fond de la vallée ; les vignes lui font une ceinture de pourpre et les glaciers une couronne de diamant ; elle baigne mollement ses pieds dans l'eau claire du torrent des montagnes. Noble et fière, elle rappelle la vierge du désert.

Saluons au passage Borgone, San Antonino, Condove, etc., de simples bourgades que rien ne